

*On ne change pas de peau à peu de frais !*

Le quartier général de Robert est un bar proche de sa piaule. C'est Loule qui l'a choisi. Il se trouve idéalement placé tout en haut de la rue Curiol, à l'angle de la rue Sibié, suffisamment excentré et cependant assez proche de leurs occupations. D'un commun accord, ils ont décidé de ne s'en servir que de point de chute : pas d'activité voyante dans ce bistrot de quartier. Le patron et sa femme sont des gens tranquilles, leurs deux garçons adorables et la clientèle bon enfant. Curieusement, mais c'est ainsi, ce haut de la rue Curiol semble ignorer la vie du bas, cette sorte de bas-fonds que l'on ne veut pas voir. Comme si un enclos virtuel isolait, dissociait, cette partie de la ville en la séquestrant. C'est comme cela que les ghettos, nommés pudiquement quartiers chauds, se forment dans une ville et s'incrument dans les mémoires : la rue Curiol !

Très tôt le matin, les maraîchers envahissent bruyamment le bar, qui porte d'ailleurs leur nom, pour satisfaire au rituel du petit noir ou du rosé de Provence. Après la mise en place des marchandises sur ce plateau que l'on nomme la Plaine, c'est le passage obligé. Certains s'attablent pour un petit déjeuner aux pieds et paquets délicieusement mijotés par la patronne. Le reste de la journée, surtout l'après-midi, tout est plus calme, presque silencieux, car les anciens du quartier viennent s'y mesurer à la belote. De temps en temps, deux amoureux se glissent au fond de la salle afin de laisser libre cours à leurs confidences. Pour Loule et Robert, c'est l'endroit parfait, sans renom, une devanture anonyme, loin des lieux déjà répertoriés par la police. Depuis la bagarre, rue de la Tour, ils ne se sont pas revus.

- Tiens, mec ! Pour l'achat de tes fringues et des pompes, c'est le parrain qui l'a dit.

- Mais, Loule, je pouvais attendre, merci quand même.

Ils font une rapide mise au point sur le programme des jours à venir et se quittent après un pastis de clients anodins.

Rentré dans son nouveau repaire, Robert entame une nuit de veille à la façon d'un stratège avant l'attaque. Clara n'a fait que lui confirmer ce qu'il a appris lors de son périple près de l'opéra.

L'entreprise dans laquelle il s'est imprudemment fourré lui paraît de jour en jour plus compliquée. La tâche est folle car il est possible de faire une légère incursion dans cette satanée prostitution, un petit tour comme il a pu le dire à sa mère, mais il ne faut pas tourner en rond longtemps. Depuis l'aveu sur le passé paternel, les heures écoulées ont été bienfaitrices. La stupéfaction, la colère, le rejet, étant passés, il lui semble plausible de poursuivre son idée. De toutes façons, il n'est pas question de se dégonfler. Il éprouve le sentiment qu'un mécanisme inexorable s'est mis en route. A la manière d'une horloge mécanique que l'on ne peut interrompre. Son mouvement lancinant égrène les coups des heures et l'on ne peut rien faire d'autre que de l'écouter, la subir.

Désormais, il ne peut plus arrêter. Il ne faut pas l'arrêter !

- Si j'arrivais à faire chuter Loule, Amédée, et à sortir des femmes de leur condition, ce serait toujours ça de réussi. Ils me disent que c'est un programme puéril, mais pourquoi pas ? Qui n'ose rien n'a rien ! Qui a osé avant moi ? Reste à faire le point sur mes atouts. Il me faut partir en campagne et d'abord affronter les autres !

Cette nuit, qui prend des airs de veillée d'armes, est à la fois longue et courte. Tout se bouscule, puis se clarifie pour sombrer à nouveau dans le doute affreux. Le sommeil finit par l'emporter alors que déjà, au bout de la rue, les maraîchers s'activent, s'interpellent.

Le lendemain, Robert se rend au petit salon de coiffure pour une coupe habituelle. Ironie du sort ? Coïncidence ? Ce matin-là, chez Albert, il y a foule. Il faut dire que l'exiguïté du salon donne vite l'impression d'affluence dès que cinq personnes s'y installent. La troupe, Momon, Henri, Antoine, Minot et même Denis sont là. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous clients, seuls Denis et Momon sont sur les fauteuils, la tête livrée aux mains des coiffeurs. Les autres sont alignés sur le petit banc, dos au mur. C'est ainsi chez Albert et Jean, une sorte de quartier général où l'on papote, non ! On discute ! Ce sont les femmes qui papotent de l'autre côté de la cloison séparatrice. Mais ce matin, le côté des femmes est désert. Ils sont entre hommes, alors on discute ! Seul Jean, le patron, n'intervient que très peu. Il est discret. Il n'entre jamais dans les intrigues, les bavardages. Parfois, il répond poliment, sans jamais contredire les interlocuteurs. Il est toujours de l'avis du client. Sa conversation frôle quelquefois l'onomatopée. Il

faut dire qu'au fauteuil d'à côté, Albert parle pour deux ! Il est des jours où l'on se demande comment il arrive à tout mener de front, la coupe du patient, la conversation à plusieurs, le tout cadencé par le tic qu'il a ramené d'Allemagne : coup de coude en l'air et œil droit qui clignote.

- Albert ! Je vois que tu as fait le plein, je repasserai.

- Mais non, Robert, tu peux rester, il y a un moment qu'on ne t'a pas vu !

- Plus tard, j'ai à faire en ville.

Dans l'encadrement de la porte, la main sur le bec-de-cane, Robert est surpris de la petitesse du salon. Soudain, le banc où sont alignés ses collègues lui paraît ridicule, désuet, suranné. De la couleur marron des premiers jours, il frôle aujourd'hui un sombre crasseux, et il s'écaille par endroits. Ce qui était un salon, devient un minuscule réduit. Devant les lavabos, il n'y a pas la place pour d'autres sièges que les fauteuils, alors, depuis toujours, le long banc de bois est plaqué contre le mur, derrière les coiffeurs, sous un grand miroir qui donne une substantielle sur-dimension au local. Robert ressent cette distanciation que l'on éprouve lors d'un retour sur des lieux du passé. Là où nous ne retrouvons plus ce qui nous a fait rêver, ce que nous avons embelli au fil de l'absence. Ces moments qu'il a vécus sur ce banc, sur ces fauteuils sans âge, dans cet endroit, lui paraissent soudainement lointains, comme une bouffée au parfum d'un jadis.

Il disparaît.

Une fois dans la rue, il s'impose de ralentir le pas. Cette fuite le surprend. Il l'a décidée spontanément, sans réfléchir, comme si de rentrer à nouveau chez Albert allait le perdre. Comme s'il redoutait le face à face avec la bande. Ce vis-à-vis avec ce qui était avant. Pourtant il est toujours des leurs ! Mais il faut qu'il se différencie, qu'il s'écarte d'eux. Il est un autre aujourd'hui, du moins il faut qu'il le soit. Il doit être prudent et jouer un rôle qu'il ne peut avouer. Il n'y a pas si longtemps encore, il appréciait cet îlot de liberté, de démesure avec les revues cochonnes, les initiations sexuelles plutôt oiseuses où l'on riait à gorge déployée. C'était en rentrant de l'école, plus tard du lycée, ou bien, en passant simplement, une halte en secret, une gorgée d'interdits. Il n'a connu que ce coiffeur. Etant enfant, il a été celui des premiers frissons pour le rasoir qui râpe la nuque. Puis, celui de la coupe pour la communion solennelle. Il a été aussi celui de la

nouveauté pour laquelle Albert était allé spécialement en stage : la coupe au rasoir. Tout le quartier avait su les moindres détails de ce stage. Le garçon coiffeur ne tarissait pas d'éloges pour les gens qui l'avaient initié à cette technique révolutionnaire. C'était nouveau, Les premières fois le rasoir tirait un peu la tignasse, car Albert n'était pas encore au top, mais tant pis ! Nous vivons toujours à travers une mode. Par contre, les vieux ne voulaient pas en entendre parler.

- Alors, je te déboise la colline comme avant ?

- Non, Albert ! Fais-moi la nouvelle coupe.

- Tu veux faire l'artiste ? Mais tu seras toujours plus Robert que Taylor !

C'était cela la vie et voilà que tout a basculé, tout s'est bousculé, enchevêtré. Qu'est-ce qui est arrivé ?

On ne change pas de peau à peu de frais !

Par contre, dans ce qui est toujours un salon pour la fine équipe, les esprits s'échauffent un peu.

- Qu'est-ce qu'il a Robert ? Tu as vu l'allure ? Et ce costard, il n'en portait jamais avant.

- Oh, Momon ! Il va te prendre la place. Tu ferais bien de revoir la question !

- Ferme-la, Antoine ! De tes conseils j'en ai rien à foutre.

- N'empêche qu'il n'a pas voulu rentrer. Il va peut-être aller avec la bande de la Plaine !

- Ou alors, il a vu tes poux et il ne veut pas les mélanger avec les siens.

- Ou bien ça sent mauvais sur le fauteuil de Denis.

- Dites ! Tous les deux, vous n'avez pas fini de déconner ?

- Non, Albert, laisse ! Antoine et Henri sont égaux à eux-mêmes, ils sont vides du cerveau.

- Oh ! Le Denis, tu l'as vu ?

- Antoine ! Je t'ai déjà dit de la fermer.

- D'accord Momon, ne te fâche pas, on rigole.

- Pour moi, il ne va pas aller avec ceux de la Plaine. J'ai plutôt l'impression qu'il y a une gonzeuse là-dessous. J'étais près de la porte quand il a ouvert, il sentait bon. Ce n'était pas, comme dit l'autre con, une question de poux.

- Mais Minot ! J'ai dit ça pour rigoler.

- N'empêche que je voudrais bien connaître sa recette. Il en jette, le mec ! S'il veut me faire connaître la sœur de sa gonzesse, ou sa cousine, je m'en fous, je suis partant.

- Dis, Minot, avant d'en jeter comme lui, il faudrait que tu te développes un peu, si tu vois ce que je veux dire.

- Momon, je suis peut-être petit, mais chez les grands, souvent la sève n'arrive pas jusqu'en haut !

Albert s'immobilise, les ciseaux et le peigne en extension au-dessus de la tête de Denis. Il suspend curieusement ses tics. Pour lui, ce sont tous des petits qu'il a vu naître. Ce sont un peu ses enfants, alors, il surveille leurs chamailleries, les titille le moment venu à la façon d'un bon papa. Mais aujourd'hui, il semble qu'il y ait de la poudre dans l'air. Dans son esprit tout se déroule très vite.

Momon n'a pas apprécié le refus de Robert, et surtout sa métamorphose. Il n'est pas très malin, le Momon, mais cela ne lui plaît pas, c'est évident. En tant que chef de la bande, il n'a jamais eu de prise sur le fils de Clara. Mais aujourd'hui, pire encore, il semble avoir le sentiment qu'un concurrent est né, un rival, qui veut peut-être le supplanter. Il l'a vu dans l'encadrement de la porte du salon. Dans sa tête tout doit se bousculer. Quel changement ! Comment a-t-il fait ? Qui le pousse ? Il disparaît pendant plusieurs jours, puis revient sapé comme un pape et là-dessus, il ne veut pas se mélanger, comme s'il n'était plus du même monde. Jamais Robert n'a fait preuve d'une telle autorité.

Pour la première fois, Albert observe une opposition très nette entre les deux frères. Momon est un peu court de raisonnement, c'est bien connu, il n'a pu réagir qu'aux lazzis d'Antoine et Henri.

Mais il est le grand, l'aîné, le costaud de la bande. Tandis que Minot est vif en diable, du genre à voler vos chaussettes sans ôter vos chaussures.

Evidemment, Albert a vu le changement d'attitude de Robert. Son refus à entrer est significatif d'une préoccupation importante. Sans doute du côté de sa mère, Clara. Ce petit n'est pas comme les autres, il le sait depuis longtemps. Sous ses aspects goguenards, le garçon coiffeur n'en est pas moins fortement humain. C'est un papa. Curieusement entre tous ces protagonistes, il existe un respect ressenti

qu'ils cachent derrière des boutades, des insignifiances, comme s'ils avaient peur d'être trop profonds en étant simplement vrais. Ils savent, ça suffit !

Denis n'a pas relevé le gant sur l'ânerie d'Antoine. Depuis toujours il sait la force de caractère de Robert, mêlée à une pudeur, un respect, donnant l'image d'un timide qu'il n'est pas.

C'est pour cela qu'il a souvent pris sa défense dans le quartier. Et, lorsqu'il y a eu l'incident où Fleurette s'est fait tabasser par Amédée, il a compris la décision de son protégé d'imaginer quelque chose pour que cela change. Aussi, sans savoir comment Robert allait déclarer la guerre à tout ça, il lui a offert son aide. Ce jour est peut-être venu. En tout cas, il se passe quelque chose dans la tête de son ami. Aussi est-il ridicule de réagir pour l'une des âneries dont Antoine a le secret. Il y a certainement mieux à faire.

Quelques jours plus tard.

- Robert ! Tiens ! Un revenant. Il y a un moment que tu ne t'es pas arrêté.

- Eh oui ! Monsieur Altounian, depuis quelque temps je n'habite plus chez ma mère.

- Tu as poussé d'un coup ? Tu t'es libéré ...

- Non, pas exactement, mais j'ai besoin de vivre autre chose, autrement.

- On dirait que tu as grandi. Tu es bien sapé, dis donc !

- Vous trouvez ?

- Ça crève les yeux, tu as donné un coup de pied à l'armoire à glace ?

- Ne vous moquez pas, j'ai voulu un peu changer.

- C'est très bien ! L'autre jour, je t'ai vu passer avec un nouveau, un type que je ne connais pas.

- C'est un ami. Il vient s'installer à Marseille. Je lui sers de guide.

- Parfait ! Mais comme tu as changé ! Tu n'es plus le même. Je t'ai vu si petit que je ne t'imaginai pas en homme. Tu aurais pris une décision importante pour plus tard que ça ne m'étonnerait pas.

- Oui et non, c'est un peu compliqué.

- Tu sais, souvent la vie propose sans prévenir, comme ça. A la façon d'un détonateur, elle provoque chez nous un changement, une déviation de vie.

- Oh ! Mais je n'ai pas véritablement changé. Simplement je veux faire bouger les choses, je me sens inutile. Il y a des trucs que je ne peux plus supporter.

- Je crois comprendre ton souci. Mais sans vouloir connaître tes projets, je vois très bien un changement chez toi. L'autre jour, avec ton nouvel ami, tu passais en face. Je ne t'ai pas reconnu tout de suite. Mais ne t'affole pas. Tu sais, alors que tout semble tracé par des principes, des normes, des peurs, des interdits, un beau matin c'est le déclic. Nous ne savons pas que depuis longtemps nous étions prêts. C'est la rencontre de quelqu'un ou un événement particulier qui nous débride, nous délivre. Alors, nos repères nous échappent un peu. Plus personne ne nous comprend. Et le pire, c'est que nous sommes habités par le doute. Ce terrible compagnon des jours de décision.

- C'est vrai ce que vous dites, monsieur Altounian. Je me pose des questions parce que je n'ai pas trop réfléchi avant de m'engager. Les choses se sont précipitées. Il y a des jours où j'ai le sentiment que je ne m'appartiens plus. J'ai l'impression que quelqu'un d'autre a décidé à ma place.

- Je ne veux toujours pas savoir ce qui te fait changer, mais ce que tu éprouves est normal. Tu n'as plus tes repères d'avant. Il faut que tu t'en fabriques d'autres de façon à ce que tu sois de nouveau bien dans ta peau. L'important c'est d'arriver à être clair dans ton esprit. Parce que tu es en déséquilibre dans la voie où tu t'engages. Quelle qu'elle soit, dis-toi que personne ne te fera de cadeau. Si c'est un commerce, ceux qui sont en place te voient arriver d'un mauvais œil. Tu sais comment sont nos rapports entre épiciers dans le quartier. Nous sommes six à faire la même chose.

- Oui, mais vous n'avez pas la même clientèle, ni la même qualité de marchandise.

- Penses-tu ! La marchandise n'a rien à voir. Derrière la concurrence se cache toujours la jalousie. Si c'est une femme, ceux qui t'entourent vont la juger, la jauger à ta place sans que tu leur aies demandé quoi que ce soit. Si c'est une idée, une grande, pour refaire ce qui ne va pas dans la société, alors là ! Attends-toi à ce que des loups sortent de leur réserve et te bouffent tout de suite. Je vais te faire rire. Autrefois, lorsque j'étais jeune, alors que j'avais à peu près ton âge, j'ai lu dans un vieux livre un texte de Confucius qui m'a marqué.

- Qui ça ?

- Confucius ! Il faut que tu saches qu'on donne souvent la paternité à des personnages pour un écrit, mais ce n'est souvent pas vrai. Enfin ! L'important est ce qui est exprimé. Le livre disait " *Lorsque tu fais quelque chose, sache que tu auras contre toi ceux qui voulaient faire la même chose, ceux qui voulaient faire le contraire, et surtout l'immensité de ceux qui ne voulaient rien faire !* ". Tu piges ?

- Oui ! C'est un peu ce que je pense. Mais j'ai l'impression que personne ne voit ou n'entend, alors ?

- Alors ? Eh bien, il faut être vrai dans tes convictions. Sois conscient de tes possibilités. Avant de partir à la guerre, il faut compter les canons de l'ennemi. Sinon, ce n'est pas la peine d'y aller. Par contre, si tu recules, tu risques de le regretter toute ta vie. Alors, fais ce dont tu as envie, mais sans être casse-cou.

- Monsieur Altounian, vous auriez dû faire prof de philo. Avec vous tout est clair.

- Oh ! Je ne suis pas aussi fort que tu le penses. J'ai simplement quelques années d'avance sur toi, c'est tout, et pourtant je ne suis qu'un petit épicier.

- N'empêche ! Si tout le monde était comme vous, les choses iraient mieux.

- Va, tu es jeune, c'est maintenant qu'il faut faire 'des choses', comme tu dis, mais surveille-toi. Je devine un peu ton horizon, il n'est pas simple, mais alors pas simple du tout. Compte tes canons !

Un peu réconforté, Robert descend la rue Curiol et entre dans le café qui fait l'angle, au bas de la rue. Il pense y retrouver Loule.

- Mais c'est mon petit livreur !

Cette voix qui l'interpelle est celle de Gina, la femme de la première fois. Il ne l'avait pas remarquée en entrant. Elle est attablée à l'abri des regards devant un Martini.

- Dis donc, mais tu es beau ! Il y a si longtemps que tu es venu me livrer ou tu as grandi d'un coup ?

- Bonjour, madame, excusez-moi, dans ce recoin je ne vous avais pas vue.

- C'est pour mieux te saisir mon enfant ! Assieds-toi ! Si je m'attendais ! Tu es un homme maintenant. Le costard, les pompes, la cravate, avant tu étais mignon, mais alors, aujourd'hui...tu es beau !



- Il ne faut rien exagérer, j'ai un peu changé et puis je suis dans les affaires, finies les livraisons.

- Dans les affaires ? Tu m'intéresses, moi aussi je bricole ici ou là. Si on peut s'associer à ma façon, je suis peut-être la femme que tu cherches. Viens ! Nous allons chez moi. Tu connais ? C'est à côté, nous serons mieux pour parler.

Elle se lève sans attendre la réponse. Il la suit. Elle a la fraîcheur d'une chambre ancienne qu'on a retapée. Les yeux sont exagérément allongés par du crayon noir. La démarche, encore séduisante, s'accommode au mieux avec des talons aiguilles qui affermissent des mollets toujours aussi dorés. Les hanches sont prometteuses sous une robe à fleurs, légère comme le printemps, qui laisse deviner le tracé d'un slip étroit. La chevelure est toujours flamboyante, et, lorsqu'elle se dirige vers la sortie, le contre-jour laisse supposer des cuisses intéressantes.

Soudain, une idée percute Robert. Vraiment, il n'est plus le même, mais il se laisse guider, attendant la réaction de la belle. On verra après !

- Remets-toi ! J'ai changé le canapé. Tu te souviens, ici ?

- Oui, c'était la première fois, je ne savais pas. Il faut dire que vous n'aviez pas fait dans les préliminaires.

- Tu étais si mignon ! Tu étais craquant comme du pain frais. Si tu avais voulu ! Pourquoi tu n'es pas revenu ? Maintenant que nous nous sommes retrouvés, tu peux m'appeler Gina.

Disant cela, elle se glisse jusqu'à lui pour lui prendre la bouche mais il la repousse lentement, fermement.

- Non, pas tout de suite, pas comme ça ! Déshabille-toi, j'ai un projet pour toi.

Le ton a subitement changé. Il s'en étonne à peine.

- Comme tu y vas ! Dans tes affaires ? Tu fais de la photo ?

- Non, je suis comme qui dirait manager de femmes.

- Manager de femmes ? Et tu veux me faire rouler dans ton business ?

- C'est à voir.

- Tu as une grosse affaire ?

- Je ne me plains pas.

- Nous serions associés ?

- Pas avec moi, mais avec un copain qui pourrait être intéressé.

- Eh ! Mais fais gaffe, mon garçon, je ne suis pas la première venue. Si tu me mets dans tes affaires ou celles de ton collègue, je veux une place de choix. Tu oublies que c'est moi qui t'ai fait naître. Un dépuçelage, ça compte ! Il faudra que tu me renvoies l'ascenseur. J'ai comme qui dirait des droits d'auteur sur toi. Si les femmes que tu manages apprenaient comme tu étais, ce ne serait pas très bon pour ton image de marque. Mais on s'emballe, on s'emballe et on oublie l'essentiel des retrouvailles. Tiens, vois comme je vais te plaire...

Alliant le geste à la parole, elle s'effeuille en un tour de main, puis se glisse jusqu'à lui, câline oh combien ! Elle est toujours aussi dorée, presque appétissante. Alors, l'occasion, l'herbe tendre... Ils s'aiment dans la fougue de ces retrouvailles, étrennant le nouveau canapé.

- Tu sais que tu es bandante ! Tu es bougrement bien roulée ! Mon collègue va être content. Il a des projets plein la tête et si tu sais manœuvrer, il y a une place à prendre.

- Quelle place ?

- Voilà ! Loule, mon collègue, veut reprendre le quartier dans le business des femmes. Au début il faudra que tu l'aides en tapinant un peu.

- En tapinant ? Tu m'as bien regardée ?

- Laisse-moi t'expliquer ! Il démarre et son équipe n'est pas encore fournie. Alors il faut l'épauler, tu comprends ? Après tu seras la meneuse, la patronne. Tu n'auras qu'à diriger, surveiller. Après tu rouleras en bagnole, tu seras dans un appartement chic du Prado, la belle vie quoi !

- Vu comme ça, je suis partante. Mais je ne veux pas faire le trottoir. Tu comprends, ici, je suis connue, et puis le trottoir ...

- Pas de problème, mon collègue est un type de classe. Quand tu auras baisé avec lui tout baignera, j'en suis certain.

- Il est comment ton collègue ? Je me méfie tu sais. J'en ai connu des mecs et ce n'était pas toujours le paradis. Je suis plus libre depuis que mon mari m'a quittée, mais je ne veux pas faire n'importe quoi.

- T'inquiète, c'est un lion. Vous allez faire une équipe du tonnerre tous les deux. En contrepartie, tu ne m'as jamais vu avant et nous ne parlons plus de mon dépuçelage. Pas de chantage. Nous n'avons rien à y gagner. Et puis Loule, c'est un mec. Si tu n'es pas gentille avec moi il te cassera.

- Me casser ? Je préférerais que ce soit toi qui me casses. Je t'adore ! Tu te débrouilleras pour que nous nous revoyions de temps en temps, dis ?

- Ah non ! Pas question. Business, business et Loule n'apprécierait pas. A tous les deux c'est la franchise. Nous sommes des hommes ! Le petit livreur que j'étais avant n'a jamais existé, tu as compris ?

- C'est dommage. Allons, viens ! On remet ça ?

A la façon d'un marché conclu ... Ils remettent ça ... Et le canapé gémit une dernière fois !

- Alors Loule, tu as fait le tour du village ?

- Un peu, mais il y a du boulot, ça sent le vieux, le cramoisi.

- Tu sais, ici, c'est la routine. Amédée a pris ses marques et il ronronne. C'est à toi de faire ta place. Au fait ! J'ai contacté une ancienne, Gina, une femme qui a quelques heures de vol, mais tu pourrais en faire un bon tapin. Elle a voulu montrer les dents mais je l'ai mise au parfum, à toi de conclure. Elle doit te convenir. De mon côté je dois m'établir, alors tu me laisses Nelly et Mimi comme convenu ?

- Pas de problème, j'ai récupéré moi aussi deux anciennes, tout baigne pour l'instant.

- Pour celle que je te dis, on arrangera un rendez-vous.

La mise en place semble se dérouler sans heurt, en silence, ce qui ne présage rien de bon dans ce milieu où l'incertitude tient toujours sur le qui-vive. C'est une compagne tenace. La preuve en est que Nelly fait déjà sentinelle devant la piaule de Robert, alors qu'il ne lui a pas donné son adresse. Le parrain veille, et, tel Dieu le père, il place ses pions.

- Nelly ! Qu'est-ce que tu fais là ?

- Je t'attends, figure-toi. J'ai l'impression que tu m'évites. Depuis ton retour tu fais silence sur le réseau. Il a fallu que ce soit Rémo qui me mette au parfum. C'est ta piaule ? On peut visiter ?

- Mais bien sûr ! Tu sais, j'ai beaucoup à faire.

- Taratata ! Viens, je veux voir où tu crèches.

D'autorité elle lui emboîte le pas. Il a le sentiment qu'un étau se resserre. Il se ferait griffer que cela ne l'étonnerait nullement. Ce Rémo est décidément diabolique. La porte à peine ouverte, dans un court silence, Nelly jette un œil circulaire sur le petit deux pièces et,

affichant une moue que seules les femmes savent faire, elle évalue ce qu'il faut entreprendre pour aménager au mieux ce réduit. Robert n'a pas fermé le verrou qu'elle lui prend aussitôt les lèvres. Cet instant des retrouvailles, il le souhaitait tout en le redoutant, car le temps n'est plus aux puériles visites du petit livreur qui idolâtrait cette jeune femme dans sa condition de prostituée. Il s'agit maintenant de jouer sur deux tableaux. Les rêves d'adolescence sont si loin des réalités d'aujourd'hui ! Sur leur nuage, ils vagabondaient par des nuits de tendresse où tout était clair, tout était possible, nantis d'une audace à la Don Quichotte. Et puis l'évidence explose dans sa vorace nudité. Le temps est venu où des décisions doivent-être prises sur un terrain d'angoisse.

- Nelly ! Tu es toujours à croquer, tendre comme jamais. J'aime ta peau, ton parfum. Je sens ton corps, tu es toujours une révélation pour moi mais aujourd'hui il faut que tu comprennes la situation.

- La situation est on ne peut plus claire ! Tu es mon proxo, mon homme, je n'ai que toi, et ça me suffit. Tous les deux, nous allons casser la baraque. Je te l'ai déjà dit, tout le monde est d'accord. Je vais te gagner un max et les autres filles, je te les ferai marcher droit.

- Attends, attends ! Ne t'emballe pas. Il me faut du temps. Je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre.

- Mais je suis là, Robert, mon Robert ! Laisse-toi aller. Le business, je le connais depuis longtemps. Je n'ai personne d'autre que toi. Tu es ma chance et je ne vais pas la laisser passer. Rémo m'a donné carte blanche, alors de quoi tu as peur ?

- Tu connais mes sentiments sur ce business. Je n'ai pas changé d'avis sur le fond et c'est un concours de circonstances qui m'a placé dans cette situation.

- Tu as d'autres projets ? C'est la petite Gaby qui te chiffonne ? Celle-là, j'en fais mon affaire. Elle est trop jeune pour comprendre. Nous sommes entre adultes maintenant. Elle n'a pas intérêt à se mettre entre nous deux !

- Comme tu y vas, Nelly. Son parcours est comme le mien, il n'est pas drôle.

- Drôle ou pas, son parcours je m'en fiche et le tien vient de changer. A chacun sa merde ! Je suis là maintenant, il n'y a que ça qui compte. Je t'aime ! Tu n'as pas compris ?

- Mais bien sûr, j'ai compris, mais ...

Elle l'entoure de ses bras, se moule contre son corps et lui ferme les lèvres d'un baiser gourmand, possessif, vainqueur. Dans le tourment de ces semaines passées, il a oublié de chasser son naturel à fondre devant la tendresse d'une femme. Et dans ces moments, Nelly sait être très persuasive. Il ne sera jamais un proxo au cœur de pierre. La femme tient toujours une grande place dans le respect, la dignité. Là, se trouve toute la fragilité de son entreprise.

Le matin suivant, Robert déambule sur le marché de La Plaine. Dans le bruit des charrettes, les appels des revendeuses, il se ressource, se noie dans cette foule bienfaitrice avec laquelle il partage mille choses. Dans le tumulte qui est son quotidien, il a besoin de retrouver ses marques. Ici, il est chez lui. Perdu dans ses pensées, il ne voit pas Denis qui lui fait de grands signes de loin.

- Oh ! Robert ! Tu te fais rare. L'autre jour, chez Albert, tu t'es sauvé comme un voleur. C'est à croire que nous sentons mauvais.

- Non, certainement pas Denis, mais depuis quelque temps je suis préoccupé.

- Ça, je m'en serais douté, mais de là à nous éviter, il y a un pas. Qu'est-ce qui te tracasse ?

- Ecoute, viens ! Nous allons prendre un pot au bistrot d'en face, nous serons plus tranquilles.

Dans le ' Bar des Maraîchers', c'est le moment de la morte, entre l'effervescence des clients du petit matin, des petits noirs, des pieds et paquets, et l'heure des habitués de l'apéro. Seuls, deux retraités toujours en avance sur l'heure, occupent une table près de l'entrée.

- Denis, voilà ! Je me suis fourré dans un gros truc. Ce n'est pas la peine que je t'explique en détail, mais j'y suis.

- Tu m'inquiètes, c'est grave ?

- Oui et non, ça dépend de beaucoup de choses.

- Oh ! Dis vite, tu ne m'inquiètes pas, tu m'affoles !

- T'emballe pas, mais ce que je vais te dire doit rester entre nous. C'est assez grave, du moins pour moi. Alors si tu ne veux pas marcher, je ne t'en voudrai pas, mais il faut que tu m'assures de ton silence.

- Arrête les préambules, tu ne m'affoles plus, tu me paniques. Viens-en aux faits, ce sera plus simple.

- Voilà ! Tu te souviens de l'histoire avec Fleurette ?

- Bien sûr, tu étais dans tous tes états. Tu es toujours amoureux d'elle ?

- Il ne s'agit pas de ça ! A l'époque, si je me souviens bien, tu m'as proposé tes services.

- Bien sûr, ça tient toujours ! Qu'est-ce qu'il faut faire ?

- L'ennui, c'est que précisément je ne sais pas. Ou du moins, pas dans le détail. Il faut avancer au coup par coup et j'ai besoin d'amis sur qui je puisse compter.

- Si tu me disais enfin ce que tu veux faire, ça irait plus vite.

- T'emballe pas, il ne s'agit pas d'aller vite, mais bien, et en douce. Voilà ! Je me suis fourré dans la prostitution sur un coup de tête et je voudrais en profiter pour agir contre elle.

Le visage de Denis se fige, change de couleur, ses yeux se dilatent puis se ferment, le tout dans une sinusoïdale qui bat au fur et à mesure des explications à voix basse. L'amitié est à ce prix. Elle augmente de volume à la mesure des difficultés. Elle est sans faille, sans limitation de vitesse, un bloc. Elle se dépose telle une offrande naïve.

- Robert ! Si je m'attendais ! Quoique je te sache solide, mais là, tu m'en bouches une superficie. Tu ne me surprends pas, tu m'épates ! Je suis ton homme. A toi de me dire ce que tu attends de moi.

- Il faut convenir d'une boîte aux lettres.

- En bas, dans le quartier peut-être, quoique... ici si tu veux !

- Non, ce bar est réservé à Loule, ce serait trop dangereux. Je les connais, ils n'ont pas besoin de facteur dans le milieu. Tout passe par leur tam-tam. J'ai pensé à Clairette. Nous pourrions lui laisser un paquet, une lettre, en la mettant dans une confidence amoureuse. Elle est gentille, je crois qu'elle sera d'accord. Tu la connais mieux que moi, tu n'as qu'à lui dire que ce sont des lettres que nous échangeons. Que nous faisons mutuellement le facteur parce que je connais mieux ton amoureuse et inversement. Elle n'aura qu'à servir de poste restante. Tu crois qu'elle acceptera ?

- Il faut voir, mais je suis pratiquement certain qu'elle acceptera, ça va l'amuser.

La chance est au rendez-vous, une sorte de cerise sur le gâteau et la cerise, c'est Clairette, encore elle. Denis se perd un peu dans les

explications, ce qui ajoute à l'intrigue amoureuse aux yeux de la blanchisseuse. Il parle un peu imprudemment des besoins de Robert du côté des Goudes sans nommer les protagonistes, Gu et Néné. La brave femme comprend que les jeunes hommes ont besoin d'un havre de paix et propose sans restriction son cabanon sur la placette, aux Goudes.

- Nous n'y allons plus souvent, autant qu'il vous profite, mais pas de bêtises, les jeunes. Je ne sais rien de vos manigances ! Pour moi, vous voulez vous baigner et pas plus.

Belle Clairette, c'est la providence qui la place une fois encore sur le chemin de Robert ! Lorsque Denis lui tend les clefs du cabanon en précisant ce que Clairette a dit, il décide aussitôt d'en faire une base. Une sorte de camp retranché au cas où. Ils ne seront que deux à en connaître l'existence.

- Oh Denis ! Tu rôdes dans la cour maintenant ? Ton père t'en a donné la permission ?

- Non ! Il n'a rien à voir là-dedans, je te cherchais Minot !

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Voilà : tu as vu Robert l'autre matin chez Albert ?

- Eh oui ! Même qu'il m'en a mis plein la vue. Il a une sacrée pêche. Qu'est-ce qu'il fait ?

- Je ne le sais pas exactement, mais je devine qu'il a besoin d'un coup de main. Il lui faut des types sûrs. Alors j'ai pensé à toi.

- A moi ? Pour quoi faire ? C'est la première fois que le fils de l'épicier a besoin de moi.

- Dis ! Ce n'est pas mon père qui a inventé les tickets de ration, ni les restrictions pendant l'occupation...

- Oui, mais toi tu manges à ta faim !

- Ecoute, la question n'est pas là et je crois ne pas me tromper sur ton compte.

- Quel compte ?

- Robert a besoin d'aide. Tu as vu le nouveau barbeau qui maque Betty et la Carmen ?

- Oui, bien sûr, je l'ai reluqué de suite, il a une tronche qui ne me revient pas celui-là !

- Eh bien, justement ! Il faut lui faire des misères à ce mec, ça aiderait Robert.

- Pourquoi ? Ils ont l'air de bien s'entendre tous les deux.
  - Ne crois pas ça. J'ai compris Robert à demi-mot. Il ne m'a rien dit de précis, mais ce type le gêne.
  - Il est dans quelle affaire, Robert ? S'il a viré de bord, ça me plairait bien de faire équipe avec lui.
  - Nous n'en sommes pas encore là, commençons par l'aider en taquinant l'autre affreux.
  - Dans quel genre ?
  - Dans le genre, on lance la pierre et on cache le bras.
  - C'est à dire ?
  - Il ne faut pas lui rentrer dedans à découvert. Tu te rappelles la merde que ça été entre Amédée et Robert, après la soirée du couscous ?
  - Bien sûr !
  - Alors, il faut réfléchir à ce que nous pourrions imaginer. C'est pour ça que j'ai pensé à toi. De la bande, tu es le seul à pouvoir faire quelque chose.
  - Je ne vois pas encore, mais ça me plaît ! L'idée de lui casser les couilles à ce mec me branche déjà.
- Les branches de Minot ne mettent jamais longtemps à donner leurs fruits. Le lendemain...
- Denis ! Tu te souviens du vieil Hector, celui de la rue Thiers, le vieux qui boitait ?
  - Tu parles si je m'en souviens ! Un jour il t'a filé un de ces coups de canne parce qu'en passant tu l'avais un peu chatouillé.
  - C'est ça ! Et bien, hier au soir je pensais à toi, à ce que tu m'as dit. Je voyais ce Loule. Et j'ai pensé aussi à ses gonzesses, alors, ça a jailli d'un coup.
  - Quoi ! Tu t'es branlé ?
  - Arrête, Ducon ! Je me suis souvenu de ce qu'il disait, le vieux, un jour, chez le coiffeur.
  - C'était valable ?
  - Il disait que pour lutter contre la prostitution, on devrait impliquer le client qui était aussi partenaire que le proxo ou la putain.
  - Oui, mais ça c'est la grande théorie. L'application, ce n'est pas pour demain. La prostitution rapporte trop de fric à beaucoup de gens.
  - Exact ! Mais moi, j'ai imaginé une application à ma façon, quelque chose d'adapté aux circonstances.
  - Quoi ? Ne tourne pas en rond, dis vite !



- Eh bien, nous allons impliquer le client à notre idée. Il suffit de l'attendre en bas, dans le couloir, quand il a tiré son coup. On lui fait peur. On peut même le racketter. En tout cas on va lui enlever l'envie de revenir.

- Il n'y a que toi pour inventer des choses pareilles. C'est extra ! Parce que, tu imagines ? Nous emmerdons le Loule, ce qui arrangera Robert, et nous nous faisons des ronds.

- Oui, mais si les clients ne viennent plus, nous tuons aussi la poule aux œufs d'or.

- Dis, Minot ! Tu parles comme un proxo. Allez ! Nous commençons quand ?

L'autre étape difficile à franchir, c'est Gaby ! Depuis le retour de Bordeaux, Robert et elle n'ont eu que quelques instants consacrés à des baisers furtifs, se gardant bien d'aborder l'essentiel qui les tracasse. Comme toujours, Robert a un tour de retard sur la perspicacité des femmes. De plus, les commentaires dans le milieu vont bon train, même en sous-entendus. C'est Fleurette qui ouvre les yeux de sa fille sur la nouvelle orientation que prend son amoureux, y compris l'existence de la piaule de la rue Sibié.

Heureux de sa visite au cabanon de Clairette, Robert trouve Gaby devant sa porte. Même stupéfaction que pour Nelly mais dans le couloir ce sont les larmes de son amoureuse qui le désarment. Il lui sèche maladroitement les yeux tout en la soutenant dans les escaliers. Une fois le verrou tiré, il la pousse doucement contre la porte.

- Ecoute, Gaby ! Tout ce qu'on peut te raconter n'est pas vrai ...

- Robert, ce n'est pas la peine de me mentir, ma mère m'a tout dit. Je sais ce que t'a proposé Rémo. J'ai aperçu ce Loule avec qui tu travailles. Tu n'es plus chez ta mère. Tu as quitté le lycée. Alors, j'ai besoin de savoir. Tu veux faire le proxénète ? C'est vrai ?

- Mais non, tu sais bien que non, ce n'est pas si simple ! C'est un concours de circonstances qui m'a fait accepter certaines choses mais je te jure ...

- Ne jure pas ! L'ambiguïté n'est pas mon fort. Je sais que tu cherches des femmes et qu'on t'en a déjà proposé. En ce qui me concerne, la prostitution, je connais. J'y suis née. Que tu y viennes, ça n'en fera

jamais qu'un de plus, mais je tiens à toi et j'avais bien d'autres projets pour nous deux. Alors, tant pis, puisque c'est un engrenage, ma destinée comme on dit, je suis pour toi, à toi, tu fais de moi ce que tu veux.

- Gaby ! Tu n'as rien à faire dans cette histoire. Tu ne sais pas tout. Plus tard tu me comprendras.

- Il n'y a rien à comprendre. Je rêvais d'être mariée avec toi mais si tu m'imposes le business je le ferai.

- Tu ne penses tout de même pas que je vais accepter de te prostituer ?

- Je n'ai pas à penser. Je ne veux pas te perdre, c'est peut-être idiot mais c'est comme ça. Par contre, je veux être la première. Tu m'as dit que tu m'aimais, alors, prouve-le !

- C'est toi qui dois me prouver quelque chose en t'écartant de ma route momentanément, en attendant que je te revienne.

- Que tu me reviennes ? Mais dans quel état ? Tu rêves, mon amour. Dans ce business, les hommes partent les pieds devant et les femmes crèvent au fond d'un lit d'hôpital. Alors, foutus pour foutus, au moins que ce soit ensemble. Maquerelle ? Tapin ? C'est toi qui décides.

- Gaby ! Tais-toi ! C'est horrible ce que tu dis là !

Ils fondent en larmes comme deux gosses qu'ils sont encore.

Le milieu de la nuit les trouve enlacés, le calme après la tempête. Lentement, leurs lèvres explorent leurs visages, se trouvent. Leurs doigts s'enchevêtrent, leurs corps se parlent. Lentement, avec une sorte de gravité comme pour la première fois, ils se dénudent mutuellement. Comme si tous les problèmes étaient résolus, comme si ce qu'ils vivent n'était qu'un rêve. Comme tous les amants de par le monde, ils scellent leurs vies en se donnant l'un à l'autre.

- Robert ! Je suis en carafe avec une de mes filles. Je vais faire travailler Mimi, celle du bar Baptistin.

- Certainement pas Loule ! Celle-là est à moi, Rémo me l'a donnée dès le premier jour. Tu y étais d'ailleurs !

- Oui bien sûr ! Alors, il faut que je fasse quelque chose d'autre.

- Patiente un peu. Et celle que je t'ai refilée, Gina ?

- C'est pas dans la poche ! Il faut que je lui trouve un job. Je ne veux pas la mettre sur le trottoir. Il faut que je la case plus tard lorsque j'aurai une équipe. Elle fait bien l'amour, mais sur le tapin elle va se casser la gueule. Elle conviendra mieux dans une tôle avec des mecs

choisis. Je suis certain qu'avec elle je vais me faire du pognon. En attendant, c'est la merde !

- Tu en as trois, ça devrait te suffire pour l'instant.

- Mais non, tronche que tu es, j'ai des idées, moi ! Je ne vais pas m'embourber comme ce con d'Amédée à la petite semaine. J'ai repéré un petit hôtel particulier à côté d'où je crèche, rue des Abeilles, et Rémo va m'aider à financer. Après, ça baignera !

- Si j'entends dire quelque chose sur une nouvelle, je t'en parle.

- Par contre, il y en a qui jouent aux cons. L'autre jour, Betty, une de mes anciennes, m'a dit que des clients s'étaient plaints. Des jeunes les ont emmerdés dans le couloir quand ils descendaient de sa chambre.

- Comment ça, des jeunes ?

- De jeunes cons sans doute qui n'ont rien à faire. C'est que les clients sont des anciens à elle et qui ne veulent pas du tapage. Il y en a un qui est connu sur la place. Tu n'as pas une petite idée, c'est ton quartier, non ?

- Je ne vois pas, mais je vais me rencarder.

Se rencarder, Robert n'en a pas besoin. Les jeunes en question, il les connaît trop bien. Denis l'a mis au parfum dès la première opération d'un fond de couloir obscur.

- Tu sais, après une passe, la fille ne descend pas tout de suite.

- Mais vous allez vous faire démolir un jour ou l'autre, tous les mecs ne vont pas marcher dans votre ciné.

- T'inquiète ! On choisit les vieux. Ceux-là, ils se cassent vite fait comme s'ils avaient fait une cambriole. L'autre jour, on a piqué du pognon à un pépé, facile. Comme ça, d'une pierre on fait deux coups.

- Et Minot ? Tu lui as tout dit ?

- Non, tu penses ! Il ne sait rien. Par contre, j'ai touché juste, tu le connais, il se régale. C'est une vraie gouape. Je le savais vif, mais là il est formidable. Un vrai feu follet. On dirait qu'il a fait ça toute sa vie. Il se plante devant le gars en lui disant que sa braguette est ouverte. Evidemment, le type baisse les yeux et alors

en un éclair, il lui rabat son veston pour lui bloquer les bras, il se pend à ses épaules, se colle nez contre nez et lui débite une ribambelle de mots du genre à foutre les jetons au mec. Puis, il se dégage avant que l'autre ait compris quoi que ce soit, et il lui botte le cul avant de disparaître dans la rue.

- Et toi ? Pendant ce temps ... ?

- Souvent, je me planque, mais lorsque le gars est un peu volumineux, c'est moi qui lui botte le cul.
- Vous êtes dingues !
- Tu sais, le Minot ! On peut compter sur lui pour d'autres opérations et je crois pouvoir dire que c'est une tombe pour ce qui est de la discrétion.
- Oui, mais mollo ! La prochaine fois préviens-moi à l'avance de vos initiatives. Il ne faudrait pas que Loule se doute de quelque chose. Eh ! Faites gaffe, le coup de la braguette ne suffira pas toujours !
- T'inquiète, braguette ou pas, Minot trouvera autre chose, c'est un génie en la matière. Pour un début, il est simple mais efficace, tu ne crois pas ?

### *La bête de l'oncle Julot*

*Etant enfant, il courait dans la famille une anecdote qui déclenchait l'hilarité de tous. Je ne comprenais pas pourquoi, mais à la fin d'un repas familial, il était apparemment de bon ton d'évoquer la désinvolture vestimentaire de l'oncle Julot. En un mot, il était question de sa braguette !*

*Comme tout circulait par sous-entendus, à mots couverts, les synonymes allaient bon train. Je ne comprenais rien. Les phrases étaient pour moi des plus sibyllines. Certaines fois, c'était Ernestine, la voisine, qui était la plus loquace.*

*- Dis, Julot ! Tu n'as rien oublié ce matin ?*

*- Ah oui ! Mais, tu sais, lorsque la bête est inoffensive, on peut laisser la cage ouverte.*

*- Oh ! La bête, pas si bête que ça ! Je l'ai aperçue l'autre jour.*

*- Tu dois avoir la vue qui baisse.*

*- Pas du tout ! Tu étais accroupi devant ta moto et je me suis avancée. Si au moins tu l'habillais un peu.*

*- Non ! A mon âge elle préfère prendre l'air.*

*- Oui, mais alors fais gaffe lorsque tu joues aux boules, ne te baisse pas trop, tu pourrais choquer le cochonnet. Sacré cochon, va !*

*- Ils n'ont qu'à pas regarder, ce n'est pas une bête curieuse.*

*- Oh que non ! J'en ai vu de plus belles.*

*Et de plus belle, précisément, les échanges fusaient, défilait devant mon incompréhension la plus totale. Qu'avait donc l'oncle Julot de si*

*particulier ? De quelle bête parlait-on ? Seuls de furtifs coups d'œil qu'ils échangeaient dans ma direction signalaient qu'il fallait faire attention à moi. Selon eux, j'étais du linge blanc. Encore une expression dont la signification m'était énigmatique. Pour moi, l'oncle Julot était seulement distrait. Je l'avais toujours vu le pantalon ouvert. A mes yeux c'était sa façon de s'habiller et il n'y avait pas là, matière à curiosité. Tout comme mon grand-père et sa perpétuelle taillolle. D'ailleurs, en ce qui le concerne, je croyais qu'il dormait avec.*

*Un jour, à la fin d'un repas de noces, les parents nous ont fait sortir parce que l'oncle Julot devait mimer une scène qu'il nommait Hernani, je crois, et qui n'était pas pour les enfants. Mystère ! Le cousin Paul, de quelques années mon aîné, prétendait que l'oncle allait jouer avec sa braguette. C'était pure supposition. Il n'en savait rien. Il essayait bien de lorgner par le trou de la serrure, rien à faire : de l'autre côté ils avaient tout prévu. Un chapeau pendait, accroché à la poignée de la porte.*

*Mais un après-midi, alors que certains sont à la mer et d'autres à faire la sieste à côté, le cabanon où nous passons nos vacances est désert. Seuls, l'oncle Julot et moi, sommes les gardiens des lieux. Dans la grande salle du bas, il prépare ses lignes pour la pêche du lendemain et moi, je rêve assis en haut de l'escalier. Je suis privé de bain pour un mot soi-disant déplacé. Je me suis donc réfugié là-haut, dans ce qui sert de chambre commune dans tous les cabanons de Provence, la soupente. L'oncle doit ignorer ma présence, car il chantonne une chanson grivoise de comique troupier, dont il ponctue la fin des couplets par un pet sonore en affaissant légèrement son arrière-train.*

*Soudain, à pas feutrés, la voisine Ernestine entre. L'oncle Julot a le dos tourné, il ne peut la voir. De toute évidence elle veut le surprendre. A cette heure de baignade, elle ne peut supposer ma présence et poursuit son approche. C'est alors que je fais une découverte concernant la fameuse bête. Une de ces découvertes qui se grave à jamais dans la mémoire d'un enfant. Tout y est ! Le silence inquiétant, l'inattendu, la surprise, l'insolite de la situation, le curieux des positions inhabituelles, la supposition d'un interdit, la crainte*

*d'être fautif par ma seule présence insoupçonnée, l'émotion qui coupe le souffle. Dans un silence de cathédrale, comme pour une secrète découverte, la voisine glisse lentement sa main dans la braguette de l'oncle, puis, elle s'agenouille en face de lui, tout contre, comme on fait devant monsieur le curé. Julot, immobile, me tournant le dos, pose doucement ses mains sur la tête d'Ernestine. De ma position, je ne vois de cette femme qu'une partie de sa chevelure qui oscille d'avant en arrière, à la façon de certains religieux devant leur Dieu. Je ne comprends pas les onomatopées de l'oncle Julot, je suis trop loin. Mais il doit certainement apaiser Ernestine par des mots de réconfort et, de l'autre côté du pantalon, elle doit se confesser à lui.*

*Quelle découverte ! Et quelle grave responsabilité tombe sur mes épaules, d'assister, de savoir, d'être le témoin, le complice d'une scène aussi intime, toute de confidences. Ernestine doit confier ses secrets à l'oncle Julot. Il a peut-être un don !*

*Depuis, chaque fois que l'on rit de la désinvolture vestimentaire de l'oncle Julot, je jubile en pensant que je suis le seul à connaître un détail, et quel détail ! Ignoré de tous et qui me grandit par la propriété que j'ai de ce secret.*

---

Par contre, la difficulté c'est de vivre sans revenu. Robert n'a de ressources que celles de Nelly. Il fait en quelque sorte le barbeau en habit noir et elle pense le tenir ainsi à sa merci.

Un matin, Maguy qui n'est au courant de rien mais qui sait tout, l'appelle de son bar.

- Robert, il faut que tu mettes de l'ordre dans ta boutique. Hier au soir il y a eu pancrace ici. Heureusement que j'étais là. Je venais de fermer. Nelly était restée, nous discussions de tout et de rien mais surtout de toi, quand Gaby a frappé au rideau.

- Gaby ? Qu'est-ce qu'elle voulait ?

- Ce qu'elle voulait ! Je l'ai compris tout de suite et Nelly aussi. Le ton est monté entre elles, et d'un coup il a commencé à pleuvoir des gifles, les cheveux ont servi d'accrochage et des chaises se sont déplacées.

- Mais pourquoi ? Elles se connaissent à peine !

- Pauvre idiot ! Tu es mal barré avec les femmes. Heureusement que j'ai encore de la poigne, je les ai séparées. Chacune dans un coin du

bistrot et moi au milieu. Une conférence à trois, pas piquée des vers, tu peux me croire.

- Mais je les ai vues toutes les deux, je croyais qu'elles avaient compris.

- Ce qu'elles ont compris c'est qu'il y en a une de trop. Tu plais, mon salaud ! Et je dois te dire aussi que la petite bonne de Rémo te lorgne pour te faire des gamineries dans sa chambre.

- Mais enfin ! Elles ont perdu la boule !

- Non, si je peux me permettre, c'est toi et tes boules qui les intéressent. Tu ne vois pas ce que tu es mignon et comme tu as changé. Tu as le vent en poupe, qu'est-ce que tu crois ! Si j'avais vingt ans de moins je me mettrais sur la liste moi aussi.

- Maguy, il faut arrêter.

- Oui ! Pour arrêter il faut que tu te fâches, et pour de bon. En ce qui me concerne, tu oublies ce que je viens de te dire, je ne compte pas. C'est Gaby qui m'inquiète. Il faut que tu sois clair avec elle. C'est une gosse qui mérite mieux. Quant à Nelly, c'est un vrai tapin. Elle ne connaît que ça et tu es un pain béni pour elle. Alors, c'est peut-être moche, mais c'est elle qu'il faut remettre en place, si tu vois ce que je veux dire.

- Ok ! j'ai compris.

- Compris, compris, mais n'attends pas vingt ans ! Autre chose, Gu est passé l'autre jour. Il n'est pas content et son frère Néné non plus.

- Et alors ? Je leur dois quelque chose ?

- Non, pas toi, mais ton collègue, le nouveau, oui !

- Loule ?

- Exactement ! Il paraît qu'il mord aux plates-bandes des deux ostrogoths près de la vieille chapelle.

- Comment ça ?

- Eh bien ! Il est allé chagriner deux mastroquets entre la Vieille Chapelle et les Goudes. C'est un terrain glissant ! Le terrain à Gu et Néné, c'est tout dire ! Il devrait se rencarder, ton copain, avant de faire le zouave. Les deux autres vont se fâcher.

- Quel con ! Il m'a dit avoir des pertes de pognon et il a trouvé ça pour se défendre. Je vais lui en parler.

- Il y a autre chose. Amédée veut te voir.

- Eh bè ! C'est une journée chargée. Tu ne veux pas en laisser un peu pour demain ? Non ?

- Un peu d'humour ! Je vois que tu prends bien les choses ! Je t'avais prévenu, mais je suis là, t'inquiète ! Amédée me paraît dans de meilleures dispositions pour toi. Je le connais, le bougre. Il tournait en rond l'autre soir pour me le dire. Mais attention, rappelle-toi ! Il connaît le tandem qui veut parler de près à ton Loule.
- Je ne sais pas par quel bout commencer, je vais voir Amédée d'abord. Les filles, c'est plus difficile, pour elles je vais réfléchir.
- Tu me tiens au courant. Je préfère que ce soit toi plutôt que les informations.

Le bar Baptistin est désert à cette heure matinale. Cependant, Amédée est déjà à son poste, au fond de la salle. Le journal du matin lui sert d'alibi d'occupation car les véritables informations qui l'intéressent ne sont jamais dans les colonnes des quotidiens. Ou alors, les tribulations des voyous sont édulcorées de façon que ce soit dit, sans être dit, tout en le disant. En ce qui concerne les articles sur la pègre, bon nombre de journalistes sont à déchiffrer entre les lignes. Ainsi, le petit peuple bon enfant croit avoir été renseigné. Par son papier, l'éditorialiste a gagné sa vie. Enfin, dans le cadre d'interventions qui se prétendent aller au fond des problèmes, les autorités de la ville démontrent leur action. Tout le monde est satisfait et le business continue. Il n'est pas rare de lire la fermeture d'un hôtel pour cause de prostitution, alors qu'il poursuit son activité. Il faut savoir que le bras droit du patron de la police des mœurs est souvent invité à la table d'Amédée. En ces temps d'après-guerre, les restrictions sont lentes à disparaître et les denrées autorisées par la loi sont loin d'être appréciées.

Cela permet donc à ce haut personnage de savourer des produits introuvables légalement. Par le canal du marché noir, le gruyère d'Amédée est, paraît-il, de première qualité. C'est à croire que les services de monsieur le chef des mœurs ne sont pas aussi efficaces que ceux de la pègre.

Il faut bien que tout le monde mange ! Qu'importe le râtelier !

Dès que Robert apparaît dans l'encadrement de la porte, derrière son comptoir, Mimi rectifie la position. Son visage s'éclaire. Elle n'est pas très futée, aussi attend-elle un signe de lui pour se mettre à son service.

- Tiens, mec ! Tu prends quelque chose ?



- Salut Amédée, un café. Il paraît que tu veux me voir ?

- Viens par ici. Dis, Mimi ! Ferme la porte et monte dans ta chambre voir si j'y suis.

Le ton sec d'Amédée et la façon dont il commande à la fille n'impressionnent pas Robert. Sans doute parce qu'il éprouve une répulsion face à ce bonhomme, image d'une clé de voûte pour la prostitution. Il va falloir jouer serré car ils ne sont pas de la même catégorie malgré les apparences. Ce vieux briscard joue les machos avec la fille alors qu'il sait pertinemment à qui Rémo l'a cédée. Il veut en imposer à son jeune rival, mais ça ne prend pas.

- Voilà, mec ! Le passé c'est le passé. Maintenant tu es des nôtres, ça me suffit. Je veux te mettre au parfum au sujet de ton collègue, enfin, le nouveau. Il manque de civilité, ce mec. Quand on arrive quelque part, on se présente, ça ne mange pas de pain et au premier coup de pogne, on sait de suite à qui on a affaire. Tu me comprends ?

- Oui et non, qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

- Comme je t'ai à la bonne, je viens de te le dire : le passé, j'ai oublié. Alors, je ne voudrais pas que tu aies des emmerdes à cause de lui. Je crois que Rémo se trompe à son sujet. Quant à moi, on n'efface pas comme ça un vieux routier qui a rendu beaucoup de services. En un mot, tu dois choisir ton camp parce qu'il va y avoir du grabuge sous peu.

- Mon camp ne regarde que moi. Je sais que je débute mais je sais aussi où je vais. Alors pas question de rentrer dans une combine quelconque. Si tu veux régler des comptes avec Loule, tu es assez grand pour le faire.

- Tu ne m'as pas bien compris. Je suis avec toi et je ne veux pas qu'il t'arrive des bricoles. Tu es jeune, tu es du quartier, nous sommes dans le même bateau.

- Oui, et alors ?

- Alors, voilà : le Loule est allé agacer des personnes qui me sont chères et ça, ce n'est pas joli, joli. Il va un peu vite, il se croit peut-être en pays conquis. Mais s'il ne s'esbigne pas du territoire qui n'est pas le sien, il fera connaissance avec lui.

Amédée écarte d'un geste lent son veston et son colt 45 apparaît. Le souvenir de Bastien, le gigolo de Fleurette, revient à l'esprit de Robert. Le jeune prétentieux avait imprudemment élargi son territoire en allant agacer Clairette la blanchisseuse. Il n'avait pas pris au

sérieux le 11,43 d'Amédée. Loule est dans la même situation, mais il n'est pas question de faire paraître un quelconque trouble devant ce vieux proxo, et encore moins de lui laisser le privilège de donner des ordres. Il va falloir qu'il se résigne à un repos bien gagné, ce vieil Amédée. Puisqu'il a rendu

tant de services c'est qu'il a roulé, trop roulé. Il devrait profiter de l'aubaine que lui offre le parrain. Les proxos qui arrivent intacts, ou à peu près, à l'âge de la retraite ne sont pas pléthores ! Alors !

- Si Loule est parti là-bas, c'est son affaire. Il ne m'a pas mis au parfum. Je ne vois pas pourquoi je m'en mêlerais.

- C'est un point de vue mais je t'aurai prévenu. Je suis pour une entente entre hommes. Ce Loule, c'est un nuisible ! Autre chose, mais toujours pour que tu saches que je suis avec toi : ce ne sont pas mes oignons, mais l'autre soir il y a eu du rififi chez Maguy. Tout se sait ici. Puisque Nelly est à toi, il faut que tu la raisonnes.

- En effet, ce ne sont pas tes oignons, mais j'y ai déjà pensé, t'inquiète !

- Alors mec, à la tienne, ton café est froid. Commande la gonzesse, elle en pince pour toi, veinard !

- Non, je ne vais pas la déranger pour un café, ça ne fait rien, mais je monte lui parler.

- Baise-la d'abord, après tu en fais ce que tu veux.

Robert ne répond pas au conseil de ce pourri. Pour connaître les femmes, il faut cesser de faire l'homme. Mais cette notion ne peut effleurer l'esprit du vieux briscard.

Mimi est à sa fenêtre. A l'arrivée de Robert elle se retourne brusquement, ce qui laisse apparaître ses dessous noirs qui tranchent agréablement avec sa peau blanche. Elle se rajuste.

- Il fait si chaud. Et puis le bar n'a pas besoin de moi en ce moment.

- Mimi, il faut que nous parlions.

- Pas de problème, bien sûr ! Tu ne veux pas te mettre à l'aise ?

- Pas aujourd'hui, j'ai à faire. Ce que je veux te dire est délicat, difficile à saisir. Alors je te demande de comprendre à demi-mot et vite. Tous les deux nous allons faire quelque chose d'inédit. J'ai mon idée. Dans un premier temps il faut jouer le jeu pour les autres. Tu connais les intentions de Rémo pour toi ?

- Oui, mais il faut que tu saches que je ne l'ai jamais fait. Il ne faudra pas que tu sois exigeant. Je ferai mon possible, tout dépend

de ce que tu voudras.

- Tu es nouvelle, je ne te connais pas. Tu as de la famille quelque part ?

- Oui, un frère et des cousins dans l'Ardèche. Ils sont cultivateurs, mais ils ne savent pas où je suis. Je suis partie de la maison sur un coup de tête et depuis ...

- Toi aussi ! Sur un coup de tête ... tu n'as pas envie de les retrouver ? Tu n'es pas faite pour ce quartier, ni pour d'autres d'ailleurs.

- J'ai le béguin pour toi. Je n'ai jamais demandé grand-chose à la vie et je suis toujours tombée sur des tordus. Lorsque je suis partie de chez moi, c'était avec un type marié. Il était voyageur de commerce. J'étais folle de lui. Avec cet homme je faisais des tournées et puis un jour il m'a laissée en rade, comme ça, sans raison. Alors, de galères en petits boulots, j'ai atterri ici.

- Oui, tu es une bonasse sympathique. Voilà ce que je te propose, mais cette fois c'est du solide, fais-moi confiance. Pendant un certain temps tu vas travailler pour moi.

- Comme tu voudras, mais, comme je t'ai dit ...

- T'inquiète, j'ai compris. Je vais t'installer pas loin d'ici, rue des Abeilles. Tu recevras des types bien, sans histoire, de bons papas. Il leur faut de la discrétion et il te faut savoir les mater en écoutant leurs petits chagrins. Ils ne sont pas méchants, simplement à la recherche de ce qu'ils ont perdu. Tu n'auras qu'à offrir une sorte de récréation inavouable dans leur milieu. Leur faire croire à ce qu'ils viennent chercher, les sortir du quotidien. Je ne pense pas que ce soit trop difficile pour toi. Tu es gentille et je viendrai te voir souvent. Au moindre ennui, je serai là. Après, et dans pas longtemps, je te dirai. Donne-moi l'adresse de ton frère.

- Tu es sûr de ne pas vouloir te détendre un peu ?

- Non, pas aujourd'hui, mais je m'occupe de toi, sois sans crainte.

Jamais un homme ne l'avait mise en confiance de la sorte, aussi se pend-elle à son coup pour un baiser de reconnaissance, de soumission. Les mal lotis se montrent perpétuellement redevables, s'excusant toujours par avance, d'être là où ils pensent qu'ils ne devraient plus être. La précarité est leur quotidien, leur statut. Ne connaissant que cet état, ils s'y enferment par peur de perdre leurs repères. Parfois, ils donnent l'impression d'avoir voulu provoquer la situation inextricable dans laquelle ils se trouvent. De la sorte, ils deviennent des naufragés

lorsque quelqu'un prend l'apparence d'une bouée de sauvetage. Ils s'y agrippent dans un aveuglement forcené, une soumission sans borne, une fureur de désespoir. Mimi, c'est cela une pauvre fille. Une proie toute trouvée pour laver les crasses humaines, à la merci du premier tondeur venu. Pourtant elle est femme avec un grand F comme fragile, forte, fidèle, frimeuse, féline, futée, formidable. Alors pourquoi ainsi la nommer ? L'abaissant doublement au rang de fille et de plus, pauvre !

*Non ! Tout simplement F. comme femme. Ce féminin qui dit tout, qui a droit de cité, droit à tous les privilèges sans qu'il soit besoin de le citer. Le féminin, curieux masculin pour dire la femme. Curieux cet adjectif propre à la féminité. Curieux est-il à la cacher. Sans doute pour qu'elle soit plus belle curiosité. Indéfinissable découverte à qui sait regarder, non pas avec les yeux, mais avec le cœur. C'est un renard qui a dit ce secret :*

“ On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. ”

C'est pourtant simple, mais la vérité des êtres est souvent dans ce qu'ils cachent. Mimi a, comme ses congénères, des richesses qu'elle enfouit dans une naïve simplicité, pour ne pas s'imposer, pour ne pas déranger, afin d'éviter le conflit. Elle est donc une proie permanente qui s'accommode toujours en prenant la forme du mur contre lequel elle se sécurise. C'est l'épicier arménien qui imageait cela dans sa philosophie élémentaire ... *sur terre, il y a deux catégories d'individus, les tondeurs et les tondus.* Beaucoup font ce constat à l'occasion d'une mésaventure, mais inexorablement tout recommence comme si déjà tout était écrit à l'heure du berceau.

Un humoriste l'a traduit de sa verve savoureuse :

*“ La vie a déjà dit tout cela, cependant personne n'écoute, alors elle répète ”.*

Il faut croire, à l'évidence, que la vie répète inlassablement au fil des jours afin que nous découvriions à nos dépens cet invisible du renard de St Ex. Dans ce quartier, sans doute plus qu'ailleurs, la vie parle souvent, mais ici les sourds sont si nombreux, et quand bien même, pour beaucoup, leurs paupières sont de plâtre !

- Nelly ! Je suis passé chez Maguy. Elle m'a dit pour l'autre soir.
- Ah oui ! Tu imagines ? Cette petite connasse m'a sauté à la gorge alors que je ne lui avais rien fait.
- Cette petite connasse, comme tu dis, c'est la fille qu'il ne faut pas mettre dans nos affaires.
- C'est ce que je lui ai dit, mais elle croit avoir des droits sur toi. C'est moi qui mène la danse. Tu es mien et elle n'a rien à faire entre nous. Ou alors, c'est ce que j'avais pensé, elle tapine avec moi. Je la forme, et à tous les trois nous faisons une tribu formidable.
- Non, Nelly ! Qué tribu ? Celui qui mène la danse c'est moi, et tu ne dois faire que ce qui me plaît.
- Bien sûr, mon amour, mais je ne sais plus, je ne comprends pas...
- Ce qu'il y a à comprendre c'est simple.
- Mais je suis la seule à pouvoir t'aider, t'aimer. Depuis que j'attends ça, je ne la laisserai pas prendre ma place.
- Ta place, tu ne sais pas la tenir. Dans le business tu dois marcher au doigt et à l'œil. Tu la fermes tant que je ne te dis pas d'agir.
- Mais comment tu me parles ? C'est moi qui te fournis tout. Tu m'appartiens. Je suis celle qu'il te faut. Je suis à toi ...
- Tu ne comprends pas vite, Nelly, je vais t'apprendre.

Dans un éclair, il se transforme, comme à Bordeaux face à Mina. De plus, les conseils de Maguy occupent son esprit, lui donnant bonne conscience.

*... Robert, il faut que tu mettes de l'ordre dans ta boutique ... il faut que tu te fâches pour de bon...Nelly est un vrai tapin, c'est elle que tu dois remettre en place, si tu vois ce que je veux dire...*

Il remet donc les choses en place dans un mélange ambigu : éloigner Gaby de tout ça, parler le seul langage que Nelly connaisse, et, le pire, assumer sa frustration à jouer les proxénètes. Quel est l'intelligent qui a dit ? : « c'est au pied du mur qu'on voit le maçon. » L'apprenti proxo est devant le sien !

Donc, il cogne. Il joue de la taloche, mais pas celle du maçon ! Les gifles ahurissent Nelly. Si elle s'attendait ! Puis, habituée à ce genre de situation elle ne facilite pas la tâche de Robert en se lovant près du canapé. Alors, ce sont les cheveux qui servent d'attelage. La robe légère craque de toutes parts, des sanglots étouffés emplissent la pièce et le maladroit, pour ce type de besogne, s'enfuit avant de craquer.

On ne change pas de peau à peu de frais !

Après une journée aussi chaotique, il est rompu. Maguy l'accueille comme on récupère un poisson dans l'épuisette, disloqué, incapable d'une réaction après un coup de dynamite à l'abri d'une calanque. Il a besoin de compagnie et sa piaule lui paraît au bout du monde. Ce soir, le haut de la rue Curiol est synonyme d'ascension impossible.

- Allons petit, mange un peu, c'est pas drôle tous les jours, hein !

- Tu as raison !

Elle emplit deux verres d'un Gigondas rouge de sa réserve personnelle. Aussitôt le vin dispense son parfum.

- C'est le métier qui rentre. Tu as encore de beaux jours devant toi. Tu es de la race des hommes qui font de grandes choses. Tu pourrais avoir toutes les femmes ...

- Arrête, Maguy ! Pour aujourd'hui, j'en ai ma claque.

Elle lui lisse les cheveux, le mange des yeux. Il boit d'un trait. Elle remplit à nouveau son verre

- Tu es beau gosse ! Tu sais, je suis venue au monde trop tôt ou toi trop tard. Je suis certaine que nous aurions fait une équipe formidable tous les deux. La vie est vraiment con !

- Tu as raison ! Toi, tu es forte. A côté, toutes ces femmes sont des fillettes. J'ai l'impression qu'il faut toujours les guider, leur dire ce qu'elles doivent faire.

- T'inquiète, ça viendra. Si tu veux, je peux te consacrer un peu de mon temps. Je te l'ai déjà proposé, mais ce soir, à te regarder je suis certaine que tu as bien besoin de moi.

Ils boivent ensemble, d'un trait, comme s'ils s'étaient donné un signal. Ils éclatent de rire pour cette simultanéité.

- Tu vois ! Nous sommes faits pour vibrer ensemble.

- Vibrer, vibrer ! Tu sais, ce soir, je ne sais pas si je suis capable de grand chose.

- Que tu dis ! Tu es en pleine forme. Si tu veux, j'en fais mon affaire. Je suis certaine que tu dois baiser comme un fou. Tu dois être bon, mais tu ne dois pas savoir t'en servir. Reste ici cette nuit, demain il fera jour.

Effectivement, le lendemain il a fait jour. Mais Robert a sombré comme une masse juste avant son lever ... Maguy a déployé ses talents jusque là...

---

CIQ Arenc-Villette